

L'HISTOIRE COMME PASSAGE

Conférence Trudeau
McGill University, 14 février 2012

Jocelyn Létourneau

La question qui m'anime ce soir est banale en même temps que compliquée : comment, après 30 ans de carrière comme historien professionnel, peut-on déboucher sur un sujet aussi périlleux pour la science que celui du rapport entre histoire et espoir ? Avant d'en venir au cœur de mon propos, il me faut effectuer un petit détour qui nous ramène en 1997-98, à l'Institut d'études avancées de Princeton, où j'étais *fellow*.

*

De mon année passée à l'Institut, je garde un souvenir impérissable. L'explication est bien simple : j'y ai découvert à quel point faire œuvre de science relevait aussi de l'exploration réflexive. Il se peut que l'environnement intellectuel de l'Institut, où la pensée innovante est valorisée, m'ait dégourdi l'esprit. Il se peut aussi que j'aie décidé, à l'orée de ma quarantaine, d'assumer ma condition réelle, qui est celle de penseur avant d'être celle de chercheur. Cela dit, je ne voudrais pas cautionner ici de fausse dichotomie. Il est évident que les gens qui cherchent pensent au même titre que les gens qui pensent cherchent. C'est une question de dominance chez les uns et les autres. Par ailleurs, je serais le dernier à dire que les penseurs sont les patriciens du monde savant et que les chercheurs en sont les plébéiens. Je ne vois pas les choses de cette manière. Pour moi, la connaissance progresse sur plusieurs fronts à la fois, dans la complémentarité plutôt que dans l'opposition des façons de faire. Ma sensibilité scientifique, qui laisse une large place à la raison imaginative, est inspirée par les «sophistes» dits spécieux autant que par les «platonistes» réputés ennuyeux. Sur le plan personnel, je me sens tout simplement plus à l'aise dans le champ de l'exploration savante que dans tout autre champ. Voilà le fond de l'affaire.

Toujours est-il qu'à l'Institut, j'étais fasciné non seulement par la liberté que l'on avait de pénétrer les lieux dits de l'impensable, mais aussi par l'ampleur et la difficulté des sujets abordés par tout un chacun. À l'École de sciences sociales, où je logeais, un Michael Walzer, par exemple, s'était interrogé sur la question des guerres justes et injustes. Un Clifford Geertz avait embrassé le problème immense de l'interprétation des cultures. Un Albert Hirschmann s'était lancé dans la prospection des confins moraux et politiques de l'économie. Et, par l'usage du concept de genre, une Joan Scott avait entrepris d'élargir le territoire de l'histoire en même

temps que d'accroître la conscience historique des femmes. Le dénominateur commun de ces quatre piliers des sciences sociales contemporaines était parfaitement identifiable : ni l'un ni l'autre ne craignait de s'aventurer sur les terrains les plus glissants des humanités, là où le donné brut rencontre la pensée créative, là où l'esprit scientifique croise la préoccupation politique, là où la recherche d'objectivité rejoint l'assomption de subjectivité.

Dans ces emplacements réputés inconfortables, j'étais à ma place. En fait, je ne faisais que prendre conscience de mon penchant pour les idées, inclination acquise depuis longtemps. Pourquoi une telle vénération des idées, y compris les plus téméraires ?

*

Il me faut avouer ici un trait de personnalité. Je suis optimiste plus que pessimiste. J'ai foi en l'imagination. Je crois qu'il existe des solutions aux problèmes. Peut-être parce que j'ai des enfants, je ne suis pas habité par la crainte de la fin du monde ou des choses. Je pense au contraire que le monde et les choses n'ont de cesse d'évoluer et de changer. Bien sûr, j'ignore si la direction du monde est positive ou négative – sans doute les deux à la fois, dans une infinité de dégradations et de régénérations. De toute façon, cette question n'est pas centrale à ma préoccupation. Ce qui m'importe, c'est de savoir et surtout d'assumer que le changement est un principe axial de la condition humaine, si ce n'est de la vie en général, voire du monde «inerte» – car même les roches ont une vie, sorte de cycle long qui n'en finit pas de perdurer dans la lenteur de ses mutations infinitésimales.

Or, dans le changement réside la possibilité de transformation. Celle-ci est au cœur de la condition humaine. C'est à l'humain de tirer profit – avec bonheur il faut l'espérer – de cette essence vitale au monde qu'est le changement pour faire du monde autre chose que ce qu'est le monde, si tant que le monde soit moche, ce qu'il est assurément, mais ce qu'il n'est pas seulement, loin s'en faut. L'humain peut intervenir sur le monde – et sur lui-même, cela va de soi – grâce à sa faculté d'intelligence, qui est une ressource abondante et dont les limites restent à établir, maintenant et dans l'avenir. C'est pourquoi on peut dire que chaque personne qui vit, à l'instar de chaque enfant à naître, a le potentiel de se faire petit ou grand sauveur.

L'intelligence est cette faculté de connaître et de comprendre qui s'effectue et se réalise par et dans la production d'idées de même que, depuis des millions d'années, par et dans la production de signes agglomérés sous la forme de phrases prononcées ou écrites dans différents genres de langage. La confluence des idées et des signes sous la forme d'idées mises en signe – ce que l'on pourrait aussi appeler un régime d'énonciation – s'est historiquement révélée une révolution pour le genre humain. Chaque régime d'énonciation a eu son petit ou grand effet. Par les idées et les mots, des mondes se sont ouverts ou fermés, des possibles sont advenus ou disparus, des «continents de compréhension» – pour le dire comme Althusser – ont émergé ou sont restés inconnus. Les idées et les mots sont transformatifs du monde.

Autre mise au point relativement à l'intelligence : on l'associe d'ordinaire à l'ordre de la raison exclusivement. Ce faisant, on l'oppose à ce qui est de l'ordre de l'intuition, à ce qui est de l'ordre de la sensation et à ce qui est de l'ordre de la fiction. À mon sens, la séparation des formes de la connaissance est impropre à la préhension des choses¹. Ce qui relève de l'intelligence ne peut être réduit à une simple activité cartésienne de production des connaissances. L'intelligence est cette capacité d'imaginer, de trouver ou de créer, par les idées mises en signes et en n'excluant aucun mode d'exploration, un passage dans ce qui se présente comme un blocage ou une limite.

La capacité idéale et langagière de l'être humain est donc fondamentale. De mon point de vue, elle est la source et la ressource de sa liberté. On ne peut évidemment nier l'existence de déterminismes sur la condition des hommes vivant dans le monde. Mais la fatalité est une finalité poreuse et la destinée une destination imprévisible. Croire ou soutenir que l'homme est prisonnier de l'ordre du monde – ou de quelque enchaînement surnaturel – c'est lui retirer toute possibilité d'action transformatrice. C'est le nier dans son genre, qui est de pouvoir changer aux fins de s'élever au-delà de ce qu'il est à un moment donné.

L'inféodation du genre humain est une perspective que j'abhorre. Son émancipation est ce qui m'attire. Comment incarner cette prémisse personnelle, qui ne cache pas ses liens avec *le* politique, dans une pratique professionnelle, celle d'être historien, menée à l'aune de l'esprit scientifique ?

*

En tant qu'historien, mon objet d'étude est le passé. Dans ce vaste domaine, ce qui m'intéresse au premier chef, c'est la relation qui existe entre l'humain et le passé par la médiation de l'histoire. Définissons le passé comme ce qui a été, dans sa double dimension actancielle et représentationnelle, l'une et l'autre valence étant étroitement imbriquées. L'histoire relève de la dimension représentationnelle des choses. Elle est la mise en sens, le plus souvent sous la forme d'un récit narratif ou argumentatif, de ce qui a été. Bien sûr, on ne peut tout dire de ce qui a été, car le passé, comme l'univers, est littéralement sans bord et sans limite. De même, la reconstitution du passé, après coup ou bien plus tard, n'est jamais parfaite non plus que complètement vraie. C'est une illusion de croire que l'on peut reproduire à l'identique ce qui a été. De l'histoire comme démarche scientifique, l'historien Carlo Ginzburg a d'ailleurs déjà dit, fort justement et dans une modestie qui l'honore, qu'elle ne peut être autre chose qu'une connaissance indirecte, indicielle et conjecturale du passé².

¹ Alberto Manguel, *The City of Words*, Toronto, Anansi, 2007, coll. «Massey Lectures Series».

² Carlo Ginzburg, «Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice», *Le Débat*, n° 6 (nov. 1980), p. 3-44.

La difficulté de saisir le passé dans l'entièreté de ce qu'il a été nous oblige à un deuxième acte d'humilité. Posons-le comme suit : il n'y a pas une seule voie d'entrée valable dans la complexité de ce qui fut non plus qu'une seule voie de sortie valide de la complication de ce qui a été. Autrement dit, on ne peut parvenir à une interprétation exclusive, univoque et transcendante du passé. Cette position ne pose habituellement pas de problème aux historiens, du moins en théorie. En pratique, c'est une autre affaire. La thèse qui veut que l'histoire consiste – ou devrait consister – en une représentation inaltérée du passé reste en effet le postulat fondamental et la finalité désirée de la discipline. C'est souvent sur la base de cet idéalisme positiviste : rendre le passé tel qu'il fut (*wie es eigentlich gewesen*), que l'on évalue le mérite respectif des diverses interprétations disponibles sur le marché scientifique. Bien des critiques savantes reposent au fond sur l'idée voulant qu'il ne puisse être deux versions différentes, voire opposées, d'une même réalité qui soient acceptables. Il est assez rare qu'un historien accueille comme valable une thèse contraire à la sienne. Si tel était le cas, il adopterait l'opinion de l'autre ou il intégrerait la thèse adverse à son point de vue. Or, le plus souvent, les gens campent sur leurs positions et dialoguent en sourds³. L'univers savant est bien davantage marqué par la mécompréhension que par l'interlocution.

On dit que le pluralisme interprétatif est la donne de notre époque. En vérité, le pluralisme est assailli par tous les monismes de notre temps – de gauche, de droite ou du centre. Il est vrai de dire aussi que le pluralisme peut se faire monisme, surtout lorsqu'il prend la forme du relativisme radical et se complaît dans l'une des maximes de notre siècle : À chacun son histoire et toutes les histoires sont bonnes !

*

Si tant est qu'on ne peut raconter le passé dans son intégralité, que l'histoire est un exercice de mise en sens et qu'il n'existe jamais une seule interprétation possible de ce qui fut, il faut bien admettre que la démarche de l'historien est pleine de choix. Il y a le choix de raconter ceci ou cela. Il y a le choix de construire un sens ou un autre. Il y a le choix de préconiser une interprétation ou une autre. Le problème n'est pas d'admettre la pluralité de voies que peut emprunter l'histoire du passé. C'est même une banalité de souscrire à cette thèse. La question est de déterminer quelle histoire bâtir. Autrement dit, parmi la panoplie des histoires possibles du passé, laquelle mettre en avant ?

À l'échelle d'un ensemble, par exemple une société, cette question n'a pas beaucoup de sens. La possibilité du pluralisme interprétatif est de loin la formule la plus avantageuse qui permet aux habitants d'une société de quérir le sens historique

³ Marc Angenot, *Dialogues de sourds. Traité de rhétorique antilogique*, Paris, Mille et une nuits, 2008.

dont ils ont aussi besoin pour vivre comme membres d'un ensemble. Par pluralisme interprétatif, je n'entends pas ici la juxtaposition d'histoires enfermées dans leurs logiques singulières. Dans ce cas, on reviendrait à la perspective du relativisme radical, qui consolide l'anomie sociale et la fragmentation politique, ce qui effraie à juste titre les éditorialistes de notre temps. Par pluralisme interprétatif, j'envisage plusieurs histoires dialoguant à partir de la position de subjectivité d'interprétants réunis dans un échange intellectuel, ces derniers créant, par et dans leur conversation menée selon les règles de l'éthique délibérative, une position d'objectivité. On a souvent tendance à opposer subjectivité et objectivité. Il faut plutôt voir l'objectivité comme la résultante de l'intersubjectivité dissonante. L'intersubjectivité est la voie la plus passible de mener à ce que l'on pourrait appeler une histoire juste, notion difficile et délicate sur laquelle je reviendrai.

À l'échelle individuelle, la question du choix historial, c'est-à-dire de la perspective historique à privilégier par un historien, a plus de sens. Cette question est même imparable. Pour saisir une réalité perçue, on ne peut en effet attendre d'un auteur qu'il développe en stéréo plusieurs thèses équivalentes et enchevêtrées. Son propos serait alors cacophonique. Or, l'exercice de la compréhension exige un minimum d'harmonie, c'est-à-dire de structure et d'organisation. À cause de la contrainte de compréhension, l'historien ne peut faire autrement que ramener la complexité et l'étendue infinies du passé dans l'ordre d'une histoire à direction claire. C'est la raison pour laquelle, au passé, on impose le plus souvent des formes droites, précises et cohérentes alors même que la forme du passé est tout sauf exacte, rectiligne et géométrique.

Cette question de la forme du passé est d'ailleurs hautement intéressante. Si on s'entend pour dire que les schémas binaires, réguliers ou monovalents se révèlent limitatifs pour représenter la complexité du passé, on se donne la partie facile en s'en tenant à l'affirmation qui veut que le passé soit une affaire complexe. En effet, comment penser cette complexité ? Après avoir admis la présence du complexe dans ce qui est, le rôle de la science est-il de simplifier les choses, presque obligatoirement oserais-je dire, pour permettre leur compréhension et leur explication ? Peut-on épouser la complexité du passé pour le rendre dans sa véritable nature, soit celle de la complication précisément, et ainsi admettre que le passé renvoie peut-être moins à ce qui fut qu'à ce qui fuit et qu'il appartient davantage à ce qui nous échappe inéluctablement qu'à ce qu'on peut saisir de lui effectivement ? Le plus grand défi de l'histoire, comme exercice de reconstitution narrative du passé, est peut-être d'imaginer des formes historiques qui soutiennent la complexité du passé sans perdre de vue l'horizon compréhensif des choses.

*

J'ai été saisi de la question de l'importance cruciale des formes historiques du passé à travers deux anecdotes de vie que je vais raconter brièvement. La première a pour cadre Washington D.C. Par hasard, je m'étais retrouvé à la National Gallery of Art.

Une rétrospective des œuvres d'Alexander Calder, concepteur des sculptures mobiles, y était présentée⁴. Dans le hall planait un gigantesque mobile composé de plusieurs éléments se balançant en concordance et en discordance, dans une espèce d'harmonie irrégulière et asymétrique, mais néanmoins perceptible et fonctionnelle, presque gracieuse. Je ne théoriserai pas le mouvement du mobile. Je me contenterai de dire que ce mouvement, provoqué par la tension des éléments fixes les uns avec et contre les autres, formait une forme en reconfiguration continue, et que cette forme mouvante, en transition perpétuelle et en inachèvement permanent, m'est apparue particulièrement conforme à la complexité des choses et du monde, hier comme aujourd'hui. Je dois admettre que l'image du mobile, dont l'essence se trouve dans le mouvement, les flux, l'instabilité, la tension, l'imprécision, la plurivalence et j'en passe, supporte la trame narrative que j'ai suivie pour produire mon petit récit de l'expérience historique québécoise, récit publié sous le titre *Le Québec, les Québécois : un parcours historique*⁵. En témoigne la citation suivante, tirée des premières lignes de l'ouvrage :

Il est plusieurs façons de rendre compte de la trajectoire du Québec d'hier à aujourd'hui. Le récit que je propose fait état d'un parcours collectif influencé par des facteurs endogènes et exogènes, inspiré par des utopies complémentaires et contradictoires, emporté par la complexité du monde et par la sienne propre. Plutôt que de préconiser une ligne interprétative où tout évolue vers le meilleur ou vers le pire, j'ai choisi de mettre au jour les processus entremêlés et ambivalents, dissonants et divergents, singuliers et universels par lesquels la société et la collectivité québécoise se sont formées puis élevées dans le temps, et ce, dans une espèce d'indétermination enviable qui fait que, hier comme aujourd'hui, l'avenir des Québécois a été et reste ouvert aux projets plurivoques de ses habitants.

C'est à Sydney, en Australie, que l'importance de la forme des choses s'est imposée à moi pour la deuxième fois. J'ai tout simplement été estomaqué par l'architecture externe de l'Opera House. Je n'entends pas spéculer sur la signification attribuable à la structure du bâtiment. Je dirai simplement qu'il faut voir l'Opera House pour découvrir à quel point une forme peut repousser les limites de l'existant tel que conçu et ainsi se révéler passage vers l'impensable et l'impossible. Imaginée par le regretté Jørn Utzon, la forme de l'Opera House de Sydney, qui a exigé trois années de cogitation pour être élaborée, est la preuve que la géométrie inusitée n'est pas inharmonieuse, qu'elle peut même être créatrice de possibilités et libératrice d'astreinte.

⁴ «Alexander Calder, 1898-1976», exposition (29 mars – 12 juillet 1998), National Gallery of Art, Washington D.C. Un catalogue de l'exposition, qui reprend le titre de l'exposition, a été produit sous la direction d'Alexander S.C. Rower et publié par Yale University Press en mars 1998.

⁵ Montréal, Fides, 2004, p. 5.

Cette vision des choses, soit que la forme que l'on donne à ce qui est ou à ce qui peut être a une importance capitale, nourrit assurément la réflexion sur l'opération historique. Michel Foucault ne s'y était pas trompé, qui a écrit cet ouvrage fameux intitulé *Les mots et les choses*⁶. Évidemment, loin de moi l'idée de prétendre que la forme – et donc, pour l'historien, la composition du texte, soit l'histoire – puisse être autonome par rapport au fond, c'est-à-dire le passé. Disons-le une fois pour toute : ce qui est arrivé et avéré possède un droit de veto sur ce qui peut être dit à propos de ce qui fut. Mais le passé ne se livre jamais dans son entièreté. Le ferait-il qu'il écraserait tout de son poids, y compris le présent. L'historien se retrouve dans la position où il lui faut remplir les trous du passé, car autrement nulle conception des choses ne serait praticable, et dans la position aussi où il lui faut réduire les pleins du passé, car autrement nulle compréhension des choses ne serait possible. Dans l'espace découpé, d'un côté, par les insuffisances du passé et, de l'autre, par ses abondances se trouve le lieu de l'historien. Ce lieu peut être envisagé comme un site d'immobilité relative, l'historien étant ankylosé par le manque de sources ou par leur profusion. Il peut être également considéré comme un terrain d'activité relative, car l'opération historique, même fondée sur la méthode au point de sombrer dans la «méthodolâtrie», ne peut s'affranchir de l'humanité de l'historien non plus que de sa subjectivité. Or, là est la question qui m'intéresse le plus : si tant est que je *veux* faire du lieu que j'habite comme historien un lieu d'activité et non pas me laisser paralyser dans ce lieu par ses contraintes, que faire de ce qui m'est offert comme possibilité d'action ?

*

On parvient ici au sujet recherché, celui dont l'autre est peuplée de tous les démons de la science – et j'ai nommé le politique, le subjectif, l'interprétatif, le spéculatif, le fictif, le moral et j'en passe.

Entendons-nous d'abord sur un point : la rigueur, qui renvoie au souci du vrai et du juste (au sens du mesuré plutôt que de l'approprié), est un élément cardinal de l'entreprise scientifique et une contrainte non négociable à l'opération historique. Mais l'idée de rigueur n'abolit pas l'espace d'action de l'historien. Elle pose simplement des limites à cet espace d'action, qui reste néanmoins assez large. La question perdure donc : comment concevoir l'espace d'«opération» de l'historien ? Autrement dit, à l'aune de quels principes l'historien peut-il occuper l'espace réflexif qui lui est objectivement accordé par la complexité irréductible de son objet qui est le passé ?

⁶ Michel Foucault, *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1964.

L'une des réponses fortes à cette question est de dire que le dessein de la science consiste à trouver des solutions aux problèmes du monde et de l'homme en vue de faire du monde un lieu meilleur et de l'homme un être plus accompli. Selon ce point de vue, la science est soumise au but de la vie. Sa capacité descriptive est mise au service de finalités d'élévation. La science est une ressource que l'homme s'est donnée et dont le fondement primordial ne se trouve pas dans la recherche idéaliste de la vérité, mais dans le souci pragmatiste d'établir un lien optimal entre vérité et utilité⁷.

Cette thèse, qui stipule qu'il n'y a pas de contradiction, mais de la suite entre rigueur et valeur, est séduisante et s'applique bien à la plupart des sciences sociales et naturelles, de même qu'à la philosophie. Qu'en est-il de l'histoire ? Peut-on lui assigner une utilité au sens pragmatiste du terme ? Je dis oui – en précisant qu'il faut être réservé dans le service demandé à Clio.

On ne peut par exemple étudier le passé pour y puiser des leçons qui, employées au présent, deviendront des solutions aux problèmes d'aujourd'hui. Ce qu'on appelle la spécificité des contextes historiques met en effet un holà majeur à pareil usage du passé. Celui-ci ne se répétant pas et l'évolution historique n'obéissant à aucune loi, il est difficile de trouver dans le passé des enseignements universels. Le passé n'est pas une pharmacie où l'on peut à loisir se procurer des remèdes pour guérir la contemporanéité de ses maux. Si, comme David Lowenthal l'a écrit, le passé est un pays étranger au présent⁸, l'inverse est également vrai : le présent est un pays étranger au passé. Sans être fausse, la formule de Tacite a des limites qui veut que «parce que je sois homme, rien de ce qui est humain ne m'est étranger» (*Homo sum : humani nihil a me alienum puto*).

Évidemment, l'étude du passé permet d'éclairer, voire de comprendre, certaines évolutions ou situations présentes. Le passé n'est donc jamais totalement dépassé. Pour autant, il n'est pas de l'ordre de la prescription indépassable. En définitive, ce sont les choix et les dynamismes du présent, non ceux des ancêtres et du passé, qui orientent l'avenir. C'est l'agir des contemporains, pas celui des prédécesseurs morts et enterrés, qui permet de dégager les embouteillages du présent. Dans l'équation du devenir humain, la variable du passé n'a pas – ne peut avoir – de position prioritaire ou surdéterminante sur celle du présent ou de l'avenir.

Si le passé n'a pas l'importance objective qu'on lui accorde, parce qu'il ne renferme pas de leçon intemporelle et qu'il n'a aucun droit de préemption sur le présent, il est néanmoins là, visible par ses traces matérielles et porté par les mémoires et histoires qui lui survivent. Le passé est *aussi* présent. On ne peut s'en débarrasser à sa guise. Comment s'en servir pour la vie sans desservir la science ?

⁷ La pensée de Richard Rorty va dans ce sens. On lira avec intérêt, sans prétention de faire le tour de ses thèses par ce seul livre, son petit ouvrage intitulé *Philosophy and Social Hope* (New York, Penguin, 2000).

⁸ David Lowenthal, *The Past is a Foreign Country*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985.

En se fondant sur tout ce que j'ai dit, je me permets d'avancer une idée : compte tenu de sa complexité constitutive, le passé peut soutenir plusieurs histoires. Suivant le principe que «la forme est formante», pour le dire comme Leibniz, ces histoires, dans leur composition, *peuvent* se faire ressource pour l'avenir. Selon les mots que l'on emploie, les interprétations que l'on bâtit, les sens que l'on construit du passé, il devient possible de desserrer certains verrouillages propres au présent. Bien sûr, par l'histoire offerte du passé, il ne s'agit pas d'ouvrir la porte à la trituration de ce qui a été afin de purger le temps qui est de ses afflictions. Rien n'est plus facile que d'abuser du passé – les historiens l'ont répété *ad nauseam*⁹. Le défi de l'interprétant est autre. Il se pose comme suit : comment, sans orienter le passé en vue de l'aliéner bêtement aux visées du présent, rendre utile à la vie l'étude de ce qui fut ?¹⁰ Ma réponse est la suivante : en inscrivant le passé dans une problématique du passage.

Il n'y a au fond qu'un précepte à tirer du passé – c'est que les choses changent tout le temps, que le *statu quo* n'existe pas, qu'il n'y a pas de parcours normal à l'évolution des sociétés, que la trajectoire du monde est contingente, que la panoplie des conditionnements et des déterminations qui pèsent sur l'homme n'est ni opaque ni entière, ce qui signifie que le devenir humain est ouvert au point d'être imprévisible. Or, dans la possibilité objective du changement, que les pouvoirs n'ont de cesse de vouloir comprimer ou soumettre à leurs intérêts subjectifs, se trouve le germe de l'espoir. Le passé est objectivement espoir parce qu'il fut un lieu où le changement s'est déployé, créant par sa présence forte ou sourde des brèches dans la palissade de l'existant. La dynamique du changement persiste d'ailleurs au présent, ce qui est fort heureux. À vrai dire, le changement est la seule continuité qui perdure dans le temps, traînant avec lui – autre bonheur – la pérennité de l'espoir. On ne peut en disconvenir : il est précieux et fructueux d'entretenir l'expérience et la mémoire du changement contre les pouvoirs désireux d'en gommer les traces, le souvenir et les effets.

Dans cette affirmation loge peut-être la valeur de Clio, sinon sa vertu, qu'on énoncera comme suit : c'est dans l'espace se situant entre l'espoir et le pouvoir que se trouve la place de l'histoire. D'un côté, l'espoir est ce qui est en naissance mais n'aboutit pas parce que, de l'autre côté, se trouvent des pouvoirs qui contiennent l'émergeant ou l'orientent vers des finalités désignées. Les chercheurs l'ont montré jusqu'à plus soif, la vie qui s'étire dans le temps est une lutte inépuisable entre les interstices et les structures, les vitalités fluettes n'ayant de cesse de résister aux

⁹ L'un des derniers rappels en ce sens est celui de Margaret MacMillan, *The Uses and Abuses of History*, Toronto, Viking, 2008.

¹⁰ Gianni Vattimo, *Éthique de l'interprétation*, Paris, La Découverte, 1991 ; David Carr, Thomas R. Flynn, et Rudolf A. Makkreel, dir., *The Ethics of History*, Evanston (Ill.), Northwestern University Press, 2004 ; Joep Leerssen, et Ann Rigney, dir., *Historians and Social Values*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2000.

puissances assises qui ne tarissent de les dominer. Faire l'histoire comme une espérance, ce n'est pas écrire l'histoire de ce qui n'est pas arrivé ou de ce que l'on aurait voulu qu'il arrive. C'est ramener la variable du changement et celle de l'indétermination, donc celles de l'ouverture et de l'aspiration, dans le champ du passé. Faire l'histoire du passé sous l'angle de l'indétermination, c'est rouvrir le passé à l'idée que les choses n'ont pas été naturellement comme ceci ou comme cela. C'est rappeler que les choses peuvent changer – et changent en fait – parce que le changement est au cœur du devenir. Ce faisant, c'est délivrer le passé de la mainmise que les pouvoirs exercent sur lui, pouvoirs pour qui le passé n'est toujours que le préalable de leur avènement ou la continuité de leur surgissement.

Fixer le changement propre au temps qui passe, de manière à réduire l'éventualité des passages à l'avenir, tel est l'objectif des pouvoirs scrutant le passé et se l'appropriant. Restaurer la dynamique du changement propre au temps qui passe, de manière à rouvrir la possibilité des passages à l'avenir, tel est l'objectif de l'historien prospectant et respectant le passé. De cette logique argumentative découle une assertion : la fonction première de l'historien est d'être pour l'espoir contre les pouvoirs.

*

Mais peut-on aller plus loin dans la perspective de rendre l'histoire utile ? Peut-on par exemple recourir à l'histoire comme lien et liant entre passé et avenir, ce qui signifie poser carrément la question suivante : quelle histoire du passé pour quelle avenir à construire ?

Encore une fois, je réponds oui à cette question, mais à la condition de ne pas souligner ou négliger ce qui, dans le passé, fait l'affaire du présent ou de l'avenir. De mon point de vue, la trame historique qui est la plus susceptible de favoriser le passage à l'avenir d'une société est celle qui insiste sur le foisonnement du passé, sur la profusion de ce qui l'a fait, sans pour autant le laisser dans un état de pullulement incompréhensible. On ne le répétera jamais assez : le passé est un terrain vague que l'historien ne peut abandonner à la brousse des faits. S'il n'a pas à imposer d'ordre artificiel au passé, l'historien doit néanmoins l'aborder avec le souci de l'éclairer à défaut de l'éclaircir.

La vie fourmillante est intéressante à examiner, car elle est pleine de ressources factuelles pour l'avenir. Elle renferme les fils narratifs et les formes historiques propres à ouvrir des voies de passage vers l'avenir, y compris lorsque les situations historiques à décrire sont rigides, tragiques ou absurdes. Dans la grisaille du passé et ses marais se trouvent en effet des types d'expériences et des milieux d'actions porteurs de changement et donc d'espoir. Encore faut-il se donner les moyens de les voir et d'incorporer leurs dynamismes à l'interprétation des choses, sans pour autant subordonner le portait d'ensemble d'une situation à l'une ou l'autre des images singulières la composant.

Ainsi, on ne fera pas une histoire rosée ou attendrie des génocides qui ont ponctué l'évolution humaine. Mais, en même temps que se déroulaient les pires atrocités se produisaient des actes d'humanité, ne serait-ce que le témoignage des vivants (faces) et celui des morts (traces), qui ont constitué pour l'avenir autant de passerelles et d'ambassades propices à la régénération des choses. On connaît la phrase fameuse de Friedrich Hölderlin : «Là où croît le péril, croît aussi ce qui sauve». C'est dire qu'à l'intérieur du tragique subsistent des zones d'humanisme – Didier Fassin ajouterait d'humanitarisme¹¹ – qui résistent à l'envahissement des pouvoirs destructeurs. Il faut les découvrir et les présenter. Évidemment, les révéler ne signifie pas nier ce qui les submerge. Signaler la présence d'une fleur au milieu d'un décor d'asphalte et l'intégrer à la description du paysage ne change rien à l'aspect général du panorama brossé : le bitume domine. Mais la fleur décrite au sein du tableau morose rappelle une réalité importante, presque séditeuse par rapport au pouvoir délétère du portrait tracé : le goudron est poreux. La mention de cette porosité, qui renvoie à la multiformité de ce qui se trouve, à l'imperfection de ce qui existe et donc à l'inachèvement de ce qui est, offre la possibilité d'une histoire de passage accueillant l'espoir et l'avenir dans son sillage. Le récit d'histoire ne peut être vu comme une fin. Il doit être envisagé comme une passerelle ; ou plutôt, il faut le concevoir comme une passerelle *aussi*.

*

En admettant que la question d'une histoire d'avenir – ou d'une histoire pour l'avenir – soit recevable comme projet savant parce qu'elle s'enracine dans l'étude attentive du flot luxuriant du passé, quelle forme pourrait prendre une histoire d'avenir du Québec ?

Ce serait assurément une histoire qui n'aurait rien à cacher, ni des conflits qui ont existé, ni des batailles qui ont eu lieu, ni des discriminations qu'on a cultivées, ni des oppressions qui ont été exercées, ni des pouvoirs qui se sont déployés, ni de quoi que ce soit qui relève des misères de l'agir humain, que ce soit à l'échelle collective ou à l'échelle individuelle. Il faut toutefois se demander si une histoire construite à partir d'une telle constellation de faits donne l'image juste de l'expérience historique québécoise. Elle donne à coup sûr une image. Mais est-elle la plus satisfaisante ? Peut-on produire une histoire du Québec qui, sans omettre quoi que ce soit de fondamental qui a fait le passé de cette entité, soit porteuse d'avenir pour le Québec et ses habitants ?

Dans un texte récent, j'ai soumis l'idée voulant que trois constituantes du passé québécois, vu leur constance dans le temps, ont acquis le statut de constante de

¹¹ Didier Fassin, *Humanitarian Reason : A Moral History of the Present*, Berkeley (CA), University of California Press, 2011.

l'expérience historique québécoise¹². Selon ma vision des choses, une constante n'a aucun caractère transcendant ni propriété d'éternité. Il s'agit d'une valeur historique. Par ailleurs, les constantes que j'identifie ne sont pas indépendantes des autres variables charpentant l'équation québécoise, mais en relation avec elles. De même, elles ne sont pas, à tout coup ou en tout temps, les valeurs déterminantes de l'équation québécoise. Ces constantes sont tout simplement présentes, sur un mode continu depuis un bon moment (mais pas depuis toujours), comme le produit de l'interaction de toutes les variables composant l'équation québécoise, sorte de précipité d'une évolution historique et que l'on pourrait considérer, puisqu'il s'agit de constantes estimables, comme un héritage à préserver et à transmettre.

Ces constantes sont les suivantes : le mépris de la violence, la primauté du politique, la recherche d'arrangements complexes entre intérêts divers. Certes, il est possible que ces constantes ne soient pas spécifiques à l'expérience québécoise. La chose est ici sans importance. La question à régler est la suivante : ces constantes sont-elles justes pour rendre l'expérience québécoise ? Autrement dit, ces constantes permettent-elles d'accéder sur un mode véridique et nuancé, c'est-à-dire avéré et mesuré, à ce qu'a été le passé du Québec *dans l'essentiel de ce qu'il fut ?*

Certains diront que non. Pour eux, l'expérience québécoise est principalement centrée sur la quête d'émancipation d'un peuple brimé par l'Autre et empêché d'être dans son destin. Dans ses versions *soft* ou *hard*, la thèse de l'oppression nationale, quoi qu'on dise, est celle qui nourrit le plus l'historiographie québécoise, surtout lorsque les interprétants proposent de l'expérience québécoise une vision synthétique. Je serais le dernier à dire que cette thèse est sans prise avec la réalité. C'est le contraire qui est vrai. Mais si on entre dans la complexité du passé québécois, on découvre que le concept d'oppression laisse échapper autant de matière historique qu'il n'en saisit. En deçà et au-delà de cette oppression – patente et indiscutable – se trouve en effet une réalité multivoque, parfois équivoque, qui conforte mal les visions tranchées ou dichotomiques que l'on peut avoir de ce qui a été. De mon point de vue, cette réalité multivoque est le lieu principal de l'expérience historique québécoise. Elle l'est à double titre : parce qu'en ce lieu s'est déroulé et déployé beaucoup de ce qui a fait le passé de la société québécoise ; parce que ce lieu multivoque est le magma duquel ont germé la culture politique et les valeurs québécoises.

Le Québec est en effet une société souple, flexible et pacifique qui se reproduit à l'intérieur d'un cadre général où le démesuré, y compris l'interdiction, est désavoué et où le tempéré, y compris la concession, est apprécié. Qu'ils soient de gauche ou de droite, le radicalisme et le dogmatisme sont deux philosophies ou pratiques qui n'ont jamais pris au Québec. La population a toujours réservé ses ardeurs et accordé ses

¹² «Quelle histoire d'avenir ?», dans Jocelyn Létourneau, *Le Québec entre son passé et ses passages*, Montréal, Fides, 2010, chap. 8.

faveurs au pragmatisme libéral, au progressisme conservateur et au réformisme tranquille. Cette donne politique paradoxale, dont certains disent à tort qu'elle est le produit de choix obligés plutôt que désirés, donc le fruit de processus aliénants plutôt que le résultat de démarches d'agrément¹³, ont incarné positivement ce qui, à la longue, constitue l'essentiel de l'expérience historique québécoise, soit le mépris de la violence, la primauté du politique et la recherche d'arrangements complexes entre intérêts divers.

Dans le cas du Québec, il n'est nul besoin de forcer le passé pour élaborer une histoire d'avenir. Cette société s'est historiquement bâtie autour de problématiques qui forment de puissants et d'enthousiasmants vecteurs de postérité, y compris pour ses membres récents. Faire le récit de l'expérience québécoise avec toute la précision attendue, c'est offrir, à ceux qui habitent cette société aujourd'hui, une représentation de Soi qui leur permet de passer à l'avenir sans qu'ils aient à nier quoi que ce soit de ce qui les a fait dans le temps. C'est ainsi que, dans le cas du Québec, l'histoire peut rimer avec espoir sans que l'horizon du bonheur n'usurpe l'obligation de rigueur. On atteint ici une situation interprétative intéressante où la vérité du passé nourrit l'histoire utile qui, en retour, donne aux faits la chance de se déployer dans toute la mesure de leurs traits. La boucle vertueuse est bouclée qui veut que le chercheur, se faisant penseur et passeur, construise du sens qui découle tout à la fois de la précision et de la proportion de ce qui fut, et profite tout à la fois à la compréhension et à l'émancipation de ce qui a été.

¹³ C'est dans l'interprétation attachée à cette donne politique particulière, résultat de la domination et de l'aliénation du Soi par l'Autre, chez Lamonde, produit d'une dynamique d'interdépendance contrainte avec l'Autre et d'une volonté de collaboration/opposition du Soi avec et contre l'Autre, en ce qui me concerne, que je me sépare du collègue de l'Université McGill au chapitre de la lecture à proposer de la trajectoire historique québécoise. Voir Yvan Lamonde, *Allégeances et dépendances : histoire d'une ambivalence identitaire*, Québec, Nota Bene, 2011 ; Jocelyn Létourneau, *Que veulent vraiment les Québécois ? Regards sur l'intention nationale au Québec (français) d'hier à aujourd'hui*, Montréal, Boréal, 2006 ; et le commentaire de Lamonde à propos de mon ouvrage : «Ce que veulent les Québécois... Vraiment ?», *Le Devoir*, 14 décembre 2006.